



Sarah, 30 ans,
professeur de yoga
«Fleuriste, caissière
à Rungis, j'ai pas mal
papillonné...»

Elles sont autodidactes et elles ont réussi

Peut-on s'épanouir professionnellement quand on a quitté l'école à 16 ans sans diplôme ni formation ?

Sarah, Souaad et Coralyse nous prouvent que oui!
Par Adélaïde Robault
Photos Astrid di Crollanza

À quoi sert un diplôme quand on est une femme ? À trouver du travail, si l'on en croit les statistiques de l'INSEE : 85 % des femmes ayant fait des études supérieures exercent un emploi alors qu'elles ne sont que 32 % à travailler avec seulement le brevet des collèges en poche et moins de 40 % quand elles ne possèdent aucun diplôme. Chez les autodidactes aussi, le plafond de verre est difficile à crever : plus de la moitié des hommes sans formation, eux, ont un job. « Le diplôme est un rempart contre l'arbitraire

dans les processus de recrutement », explique Nicky Le Feuvre, professeur de sociologie du travail à l'Université de Lausanne. Les femmes sont plus souvent victimes de discrimination à l'embauche. Le diplôme joue pour elles un rôle protecteur face aux services RH, qui ont tendance à faire davantage confiance à un bout de papier qu'à la personne. C'est une sorte de « garantie de compétences dont les hommes ont un peu moins besoin », analyse la sociologue. Heureusement, on peut s'en sortir sans passer par



Souaad Yous,
35 ans, esthéticienne
« J'ai refusé la voie
de garage. »

J'adorais les études, mais je ne trouvais plus ma place au lycée. J'ai préféré arrêter en seconde que subir une orientation qui ne correspondait pas à ce que je voulais faire, c'est-à-dire devenir professeur d'arts plastiques. J'avais 15 ans et j'ai commencé une alternance pour devenir fleuriste. Tout se passait très bien à l'école, mais pas du tout en entreprise. Puis, mon père est mort et j'ai tout arrêté. C'est alors qu'un entrepreneur m'a appelée pour travailler avec lui comme fleuriste. J'avais 17 ans, l'équipe était super, je suis restée quatre ans. Mais à 21 ans, le repreneur nous faisait bosser comme des dingues, on dormait dans la boutique à tour de rôle, mon corps à dit stop. Je me suis posée en me donnant jusqu'à 25 ans pour savoir où je voulais aller. J'ai défini trois pistes à explorer pendant cette période de papillonnage, j'ai travaillé à droite à gauche, mais surtout je me suis autorisée à faire des choses différentes, même professionnellement, à vivre comme je le voulais et à prendre du temps pour moi. Ça a été un moment de grand vide mais je me suis aussi créé un espace, je me suis interrogée. Cette année m'a permis de mieux me connaître, de prendre le temps de voir où aller avec toujours cette impulsion de chercher, de tester. C'était un mouvement perpétuel. Et puis, un jour, j'écoutais des mantras en faisant le ménage et j'ai eu le déclic du yoga. J'ai vu en trois secondes l'espace de liberté offert par cette activité : je pouvais travailler dans le monde entier, c'était accessible, on peut pratiquer enceinte, donner des cours particuliers ou en entreprise. À 24 ans, j'ai démarré une école qui a duré trois ans. Au début, j'étais encore caissière à Rungis, je travaillais à 4h30 du matin, mais j'ai rapidement eu des remplacements et des cours particuliers et j'ai arrêté Rungis pour commencer à enseigner. Je ne me suis jamais vue comme une fille en échec, sans doute parce que j'ai travaillé tôt. Il faut avoir la foi, se faire confiance et surtout se laisser aller à l'introspection. Ne pas toujours croire ce qu'on vous raconte aussi. Ce n'est pas parce qu'une chose est difficile pour quelqu'un qu'elle le sera pour vous.

Je suis déterminée et passionnée. Quand j'ai un objectif, je m'y tiens. Quand j'ai décidé de devenir esthéticienne, j'ai cherché mon école pendant deux ans et j'ai passé mon CAP à 25 ans en dix mois au lieu de vingt-quatre. Dans ma famille, je suis la première à avoir créé une entreprise. Les études, ce n'était pas mon truc. À 16 ans, on m'a proposé de faire un CAP vente, autant dire la voie de garage, alors que je voulais devenir esthéticienne, mais mon premier contact avec cette profession s'est mal passé. Alors, j'ai quitté l'école pour travailler en me disant que je serais toujours l'employée n°1 mais jamais patronne parce que je voyais tous mes copains gérants galérer. J'ai commencé dans la téléphonie mobile en 1999, en bas de l'échelle, à une époque où on y croisait peu de femmes. J'ai tout appris, mais on plafonne vite dans les petites structures et moi, je m'ennuie rapidement. Je ne me voyais pas vieillir dans la restauration ou la téléphonie et je suis retournée vers ma première envie : l'esthétique. J'ai trouvé une école, un employeur pour l'alternance, j'ai obtenu mon diplôme et ouvert ma boîte. Mais attention, il faut se faire aider ! Ma banque m'a juste accordé une facilité de caisse et c'est mon premier amour qui m'a prêté l'argent nécessaire. Ensuite, il faut taper à toutes les portes, les chambres de commerce, de l'artisanat, pour demander quelles sont les aides possibles avant de créer un numéro de siret. Je ne savais pas pourquoi on me trouvait courageuse. J'ai compris quand j'ai eu du mal à payer mon loyer ! Le réseau aide beaucoup dans ces moments-là, on se sent moins seul moralement. Je n'ai aucun regret au sujet des études. Quand tu as des diplômes, tu n'as pas d'expérience, alors qu'on peut faire n'importe quoi après être passé par la vente. Travailler rapporte toujours en termes d'expériences, c'est comme en amour, il faut essayer. Si on a un projet qui tient la route, un concept, et qu'on croit en soi, monter sa boîte est à la portée de tout le monde.



**Coralyse, 21 ans,
développeuse**
**« C'est important
d'accepter les mains
tendues. »**

J'ai grandi en regardant mon grand frère jouer aux jeux vidéo, mais je n'aurais jamais imaginé devenir développeuse, je ne savais même pas que ça existait ! Moi, je voulais être puéricultrice. L'année du bac, j'ai tenté le concours d'école d'infirmières mais j'ai tout raté. J'étais bonne élève mais je n'ai pas voulu redoubler. À la maison, c'était l'enfer, alors je me suis isolée dans les jeux vidéo pendant des mois. À 18 ans, je suis enfin partie, sans un sou, pour vivre chez mon copain. C'est en devenant modératrice sur un site de jeux que je suis entrée dans cet univers. On m'a proposé d'apprendre à développer en commençant par des choses basiques, puis j'ai découvert la conception de sites web et j'ai tout de suite accroché. Ce sont des amis en école d'informatique qui m'ont parlé de la web@cadémie (voir ci-contre) en pensant que cela pourrait me convenir. J'ai pris contact deux jours avant les examens d'entrée. J'ai conçu un site web en douze heures et je me suis présentée à l'entretien un matin. L'après-midi, j'ai trouvé un appartement pour mon ami et moi. En quelques jours, j'ai changé de vie, ça a été très dur, mais je ne m'en serais jamais sortie si je ne m'étais pas lancée. C'est important d'accepter les mains tendues. Pourtant, à un moment, je refusais toute l'aide qu'on me proposait parce que j'avais peur de ne pas être à la hauteur. Quand je suis arrivée à la web@cadémie, je ne parlais à personne et j'étais habillée tout en noir ! Il faut aussi se faire confiance, ne pas lâcher. La deuxième année d'école, j'ai trouvé mon alternance toute seule et cette entreprise m'a proposé un CDD. On était une équipe jeune et dynamique d'une dizaine de personnes, dont trois n'avaient pas le bac. J'étais la seule fille côté technique, mais cela ne me dérangeait pas parce que j'ai toujours évolué dans des environnements masculins. Aujourd'hui, je m'occupe de mon fils de 4 mois, mais je n'ai aucune crainte, on me propose des jobs tous les jours.

la case « études », à force de ténacité et en faisant fonctionner ses réseaux. « L'absence de diplôme enlève aux femmes un petit filet de sécurité, surtout lors des changements d'employeur ou de lieu d'exercice, poursuit Nicky Le Feuvre. Et cela n'est possible que dans certains domaines d'activité. » Des « niches » où les conditions de travail (horaires, salaire, sécurité et protection contre les discriminations et l'arbitraire) sont souvent moins encadrées. Aujourd'hui, les femmes ont intérêt à investir des bastions masculins, comme le numérique (on n'y recense que 27 % de femmes alors qu'elles sont 48 % dans tous les autres secteurs) pour multiplier leurs chances de trouver un poste... Encore faut-il qu'elles changent leur regard sur certains métiers. « Les collégiennes pensent que l'informatique c'est pour les garçons et elles s'autocensurent », constate Béatrice Matlega. Responsable de la politique de citoyenneté chez Microsoft, cette dernière mène des actions en milieu scolaire pour informer les jeunes filles du potentiel offert par le numérique. Le géant informatique soutient également la web@cadémie, une école de la seconde chance ouverte aux « décrocheurs », qui a créé une promo Ambition féminine à la rentrée 2016. Vingt développeuses en sortiront l'an prochain, et parmi elles peut-être un futur « rôle model » pour inspirer les plus jeunes ?